



L. CRANACH L'ANCIEN, *Vénus et l'Amour*, 1531.

Inscription du coin supérieur droit :

DV̄ PVER ALVEOLO FVRATVR MELLA CVPIDO.
 FVRANTI DIGITV̄ CVSPITE FIXIT APIS.
 SIC ETIĀ NOBIS BREVIS ET PERITVRA VOLVPTAS
 QVA PETIMVS TRISTI MIXTA DOLORE NOCET

(= *Dum puer alveolo furatur mella Cupido
 Furanti digitum cuspite fixit apis.
 Sic etiam nobis brevis et peritura voluptas
 Quam petimus tristi mixta dolore nocet.*)

Tandis que l'enfant Cupidon volait le miel de la ruche, une abeille de son dard atteignit le voleur au doigt, ainsi la brève et vaine volupté, inséparable de la douleur nous cause du mal, quand nous la recherchons.

Source : « L'Amour piqué »

L'Amour voulut un jour dérober les rayons d'une ruche odorante. Soudain, une abeille cruelle piqua le petit voleur aux doigts. Atteint d'une vive douleur, l'enfant souffle sur sa main, du pied frappe la terre, s'envole et montre la plaie à Vénus en se plaignant qu'un aussi petit animal fit une si grande blessure : "Quoi ! mon fils, lui dit sa mère en souriant, ne ressembles-tu pas à l'abeille ? Tu n'es qu'un enfant, mais quels maux ne fait pas ta blessure ?"

PSEUDO-THÉOCRITE, *Idylle* XIX.

Description :

La fable conte comment Amour, s'étant fait piquer par des abeilles en leur volant du miel, vient se plaindre à sa mère Vénus, qui lui répond que, lui aussi, est petit, et que les blessures infligées par ses flèches sont plus douloureuses. Amour tient le pain de miel qu'il vient de dérober, source de plaisir immédiat, mais aussi cause de ses douleurs. La sensualité du nu contraste avec la portée moralisatrice du récit.



P. BRUEGEL L'ANCIEN, *La chute d'Icare*, 1560.

Source :

[Dédale] prend des plumes qu'il assortit avec choix : il les dispose par degrés suivant leur longueur; il en forme des ailes. Telle jadis la flûte champêtre se forma, sous les doigts de Pan, en tubes inégaux. Avec le lin, Dédale attache les plumes du milieu; avec la cire, celles qui sont aux extrémités. Il leur donne une courbure légère; elles imitent ainsi les ailes de l'oiseau. Icare est auprès de lui; ignorant qu'il prépare son malheur, tantôt en folâtrant il court après le duvet qu'emporte le Zéphyr, tantôt il amollit la cire sous ses doigts, et par ses jeux innocents, il retarde l'admirable travail de son père. Dès qu'il est achevé, Dédale balance son corps sur ses ailes; il s'essaie, et s'élève suspendu dans les airs. En même temps, il enseigne à son fils cet art qu'il vient d'inventer : "Icare, lui dit-il, je t'exhorte à prendre le milieu des airs. Si tu descends trop bas, la vapeur de l'onde appesantira tes ailes; si tu voles trop haut, le soleil fondra la cire qui les retient. Évite dans ta course ces deux dangers. Garde-toi de trop approcher de Bootès, et du char de l'Ourse, et de l'étoile d'Orion. Imitte-moi, et suis la route que je vais parcourir". Il lui donne encore d'autres conseils. Il attache à ses épaules les ailes qu'il a faites pour lui ; et dans ce moment les joues du vieillard sont mouillées de larmes; il sent trembler ses mains paternelles; il embrasse son fils, hélas ! pour la dernière fois: et bientôt s'élevant dans les airs, inquiet et frémissant, il vole devant lui. Telle une tendre mère instruit l'oiseau novice encore, le fait sortir de son nid, essaie et dirige son premier essor. Dédale exhorte Icare à le suivre; il lui montre l'usage de son art périlleux; il agite ses ailes, se détourne, et regarde les ailes de son fils. Le pêcheur qui surprend le poisson au fer de sa ligne tremblante, le berger appuyé sur sa houlette, et le laboureur sur sa charrue, en voyant des mortels voler au-dessus de leurs têtes, s'étonnent d'un tel prodige, et les prennent pour des dieux. Déjà ils avaient laissé à gauche Samos, consacrée à Junon; derrière eux étaient Délos et Paros. Ils se trouvaient à la droite de Lébynthos et de Calymné, en miel si fertile, lorsque le jeune Icare, devenu trop imprudent dans ce vol qui plaît à son audace, veut s'élever jusqu'aux cieux, abandonne son guide, et prend plus haut son essor. Les feux du soleil amollissent la cire de ses ailes; elle fond dans les airs; il agite, mais en vain, ses bras, qui, dépouillés du plumage propice, ne le soutiennent plus. Pâle et tremblant, il appelle son père, et tombe dans la mer, qui reçoit et conserve son nom. Son père infortuné, qui déjà n'était plus père, s'écriait cependant : "Icare ! où es-tu ? Icare ! dans quels lieux dois-je te chercher ?" Il aperçoit le fatal plumage qui flotte sur les eaux.

OVIDE, *Les Métamorphoses* VIII, v. 189-233.

Description :

Ce tableau est le seul exemple connu d'un choix par Bruegel d'un texte de la mythologie grecque comme source d'inspiration (OVIDE, *Les Métamorphoses* VII, 215-240). Dans la composition de Bruegel, cette scène est réduite à un détail dans le bas à droite - les jambes qui dépassent hors de l'eau. Le laboureur de l'avant-plan - sur qui se porte l'attention -, le berger et le pêcheur n'accordent pas un regard au drame qui vient de se jouer. Parmi les nombreuses interprétations du tableau figure celle d'une illustration du proverbe "Aucun laboureur ne s'arrête pour la vie d'un homme" : absorbés par leurs tâches, les gens ordinaires n'ont pas de temps à consacrer au rêveur.

Pieter Bruegel l'Ancien se rattache à la technique des Primitifs flamands. Mais il s'invente un style radicalement nouveau qui néglige la minutie du rendu, la subtilité des glacis, la finesse du modelé, au profit d'une écriture allègre qui donne à ses personnages une exceptionnelle véracité. Avec des moyens techniques simplifiés, il obtient un rendu plus immédiat de la matière picturale même. Souvent, c'est le blanc de la couche préparatoire, laissée apparente, qui illumine le tableau. C'est surtout la modulation d'une teinte, sans autre artifice, qui donne la sensation des matières et des volumes.



G.M. CRESPI, *Hécube aveuglant Polymnestor*, XVII^e s.

Source :

Polymnestor, roi de Thrace, reçut la mission de garder Polydore, le fils de Priam et d'Hécube, ainsi que le trésor qui devait revenir à ce dernier. Polymnestor fait tuer l'enfant et le laisse sur le rivage, où Hécube découvre le corps sans vie de son fils.

Elle rejoint le roi en prétextant vouloir lui dévoiler un secret qu'il devra transmettre à son fils...

- POL. Quel est donc ce secret, que mes enfants et moi nous devons savoir ?
HÉC. Je veux t'apprendre où sont enfouis les antiques trésors des Priamides.
POL. Voilà ce que tu veux faire connaître à ton fils ?
HÉC. Oui, et c'est toi que j'ai choisi pour l'en instruire; car je connais ta religieuse probité.
POL. Qu'est-il donc besoin de la présence de mes enfants ?
HÉC. Il vaut mieux, si tu viens à mourir, qu'ils connaissent mon secret.
POL. Tu as raison ; c'est plus prudent.
HÉC. Tu sais où est le temple de Minerve Troyenne ?
POL. C'est là que sont les trésors ? À quel signe reconnaître la place ?
HÉC. À une pierre noire qui s'élève de la terre.
POL. As-tu encore quelque chose à me dire à ce sujet ?
HÉC. Je voudrais te confier la garde des objets précieux que j'ai emportés avec moi.
POL. Où sont-ils ? Les tiens-tu cachés dans tes vêtements ?
HÉC. Ils sont dans cette tente, parmi les amas de dépouilles.
POL. Où donc ? C'est là l'enceinte de la flotte grecque.
HÉC. Cette tente est réservée aux captives.
POL. N'y a-t-il point de danger ? Ne s'y trouve-t-il point d'homme ?
HÉC. Aucun ; nous y sommes seules : entre donc. Les Grecs, impatients de revoir leur patrie, se disposent à mettre à la voile : achève promptement ce que tu as à faire, afin que tu retournes avec tes enfants aux lieux où mon fils t'attend.

Ils entrent dans la tente.

- POL. Ah... ciel... on m'arrache les yeux ! Ah ! les coups redoublent!... O mes enfants! ô massacre horrible !
HÉC. Frappe, n'épargne rien, brise les portes; jamais tu ne récupéreras la vue, jamais tu ne reverras tes fils que j'ai égorgés.

EURIPIDE, *Hécube*, v. 1000-1046.

Description :

Le thème est probablement emprunté à une tragédie antique d'Euripide intitulée "Hécube". Pendant la guerre de Troie, la veuve de Priam avait mis en sécurité son plus jeune fils, ainsi qu'un important trésor, chez son beau-fils Polymnestor, roi de Thrace. Mais celui-ci trahit sa confiance, assassina et dévalisa l'enfant sans défense qu'il devait protéger. La toile de Crespi montre Hécube se vengeant de ce crime.

Le peintre bolonais était imprégné de plusieurs traditions artistiques. Dans sa jeunesse, il subit à la fois l'influence du magnifique héritage bolonais des Carracci et de l'école vénitienne. Plus tard, il s'inspira de l'art du nord des Alpes. Dans son œuvre, Crespi joue de divers registres. Il est connu pour ses petits tableaux de genre populaires, dont le caractère intime se retrouve souvent aussi dans ses œuvres religieuses, pleines de tendresse et de détails familiers. D'autre part, lorsqu'il représente des récits religieux, antiques ou mythologiques, il se risque à des compositions d'un caractère bien plus monumental et dramatique, dotées d'un sens parfois profondément tragique, comme c'est ici le cas. Le peintre est parvenu à rendre de façon magistrale la terrible vengeance d'une mère sur le meurtrier de son enfant par une image tourmentée et obsédante. Les personnages exécutés dans un style nerveux à la pâte riche surgissent véritablement du fond sombre. La force de cette combinaison avait déjà fait ses preuves dans les œuvres tardives du Titien et du Caravage. En peignant à l'avant-plan Hécube vue de dos, le peintre permet en outre au spectateur de mieux s'identifier à cette mère accomplissant une légitime sanction.



G. GRUPELLO, *Diane*, 1680.

Source ?

Description :

L'influence française est manifeste, mais Grupello a réussi à combiner d'une manière originale les éléments du classicisme français et du naturalisme baroque flamand.



G. GRUPELLO, *Narcisse*, 1680.

Source :

Narcisse, à qui un amoureux dédaigné souhaite de connaître un malheur analogue au sien, sera un jour puni par Némésis. Un jour, après la chasse, le jeune homme veut se désaltérer à une source d'eau pure, et s'éprend de son propre reflet dans l'eau. Éperdument amoureux de l'être qu'il aperçoit, il tente désespérément de saisir sa propre image, incapable de s'arracher à sa propre contemplation.

Quand il comprend enfin qu'il s'aime lui-même, atteint d'une folie inguérissable, il dépérit peu à peu, pleuré par Écho, puis il rejoint les enfers où il continue à chercher dans le Styx les traits aimés. Les Naiades et les Dryades ne trouvent, en guise de cadavre, que sa métamorphose, la fleur qui porte son nom.

OVIDE, *Les Métamorphoses* III, v. 402-510.

Description :

Désespéré de ne pouvoir saisir cet autre lui-même, Narcisse se languit et meurt. De la main gauche il exprime l'admiration qu'il ressent tandis que l'attitude crispée de sa main droite extériorise le sentiment d'anxiété qui l'envahit au moment où il découvre qu'il ne peut plus s'en détacher. Grupello rend le moment de ce sublime ravissement.

Comparé à la "Diane", le "Narcisse" est conçu de manière moins statique et peut être comparé à des dessins effectués pour Versailles par Charles Le Brun. L'influence française est manifeste, mais Grupello a réussi à combiner d'une manière originale les éléments du classicisme français et du naturalisme baroque flamand.



C. GELLÉE (dit LE LORRAIN), *Enée chassant le cerf sur la côte de Libye*, XVII^e s.

Source :

Les Énéades, épuisés, cherchant à atteindre dans leur course les rivages les plus proches, se tournent vers les côtes de Libye. Il existe un lieu au fond d'une baie : une île y forme un port, ses flancs sont un obstacle sur lesquels vient se briser toute la houle du large qui se scinde dans des anses paisibles.

De part et d'autre, s'élèvent d'énormes rochers et deux pics qui menacent le ciel ; à leurs pieds, les eaux silencieuses s'étendent à l'abri ; par-dessus, comme sur une scène, des arbres au feuillage tremblant, et l'ombre effrayante d'un bois obscur.

À l'opposé, sous des rochers en surplomb se trouve une grotte, avec des eaux douces et des sièges creusés dans la pierre vive, une demeure des Nymphes. Ici, point de câbles pour retenir les navires fatigués, point d'ancre mordante pour les attacher. Énée, avec les sept vaisseaux qui restent de toute sa flotte, pénètre en ce lieu ; dans leur grand désir de toucher la terre, les Troyens débarquent, occupent la plage de sable tant désirée et étendent sur la grève leurs membres ruisselants d'eau salée.

En premier lieu, Achate a fait jaillir d'un silex une étincelle, a mis le feu à des feuilles, l'a alimenté de bois sec, et aussitôt la flamme a jailli dans les brindilles. Ensuite, bien qu'épuisés, ils dégagent les réserves de blé et les fruits de Cérès altérés par les eaux, et se préparent à griller à la flamme et à broyer sous la pierre les grains qu'ils ont sauvés des flots.

Entre-temps Énée escalade un rocher ; des yeux il scrute la mer sur une large étendue, cherchant à apercevoir Anthée et ses birèmes phrygiennes, poussées par le vent, ou Capys, ou les armes de Caïcus, en haut des poupes.

Point de navire en vue, mais il aperçoit trois cerfs errant sur le rivage ; toute la harde les suit, longue file de bêtes paissant dans les vallées. Énée s'arrête sur place et, de la main, saisit les traits, l'arc et les flèches rapides que portait le fidèle Achate. Il abat d'abord les chefs du troupeau, aux têtes altières et à la haute ramure ; puis, de ses traits, dans des bois verdoyants, il pourchasse la bande, semant la pagaille dans tout le troupeau.

En chasseur victorieux, il ne lâche prise qu'après avoir couché au sol sept corps énormes, équivalents au nombre de ses navires. Une fois au port, il répartit ses prises entre tous ses compagnons.

VIRGILE, *Énéide* I, v. 155-194.



C. MARATTA, *Apollon à la poursuite de Daphné*, 1681.

Source :

À propos de Daphné, la fille d'Amyclas, voici ce qu'on raconte : elle ne se promenait jamais en ville, ni ne fréquentait d'autres vierges ; mais, équipée de pied en cap, et accompagnée d'une imposante meute de chiens, elle chassait souvent en Laconie, poussant même jusqu'aux montagnes du Péloponnèse. C'est pourquoi elle était chère à Artémis, qui lui avait octroyé le privilège de ne jamais manquer sa cible.

Comme elle parcourait la région d'Élis, Leucippos, le fils d'Oenomaos, tomba amoureux d'elle : sans recourir à quelque autre expédient, il endossa des vêtements féminins et, ressemblant à une jeune fille, il allait à la chasse avec Daphné. Et comme il lui plaisait, Daphné ne le laissait jamais, elle était toujours à ses côtés et l'embrassait sans arrêt.

Apollon, qui éprouvait lui aussi du désir pour la jeune fille, était furieux ; il enviait la familiarité que Leucippos entretenait avec Daphné. Alors il insinua dans l'esprit de la jeune fille l'idée d'aller, avec d'autres vierges, prendre un bain dans la rivière. Arrivées là-bas, elles se déshabillèrent et, voyant que Leucippos refusait de les imiter, elles lui arrachèrent ses vêtements. S'étant aperçues de la tromperie, et de ce qu'il tramait, toutes ensemble elles lui lancèrent leur javelot.

Leucippos, toutefois, selon la volonté des dieux, disparut ; et Daphné, voyant Apollon s'approcher d'elle, s'enfuit en courant ; et comme le dieu la poursuivait, elle pria Zeus de l'enlever d'entre les humains. Et c'est ainsi qu'on la croit changée en cet arbre qui, de son nom, s'est appelé *daphné*.

PARHÉNIOS DE NICÉE, *Passions amoureuses* XV.

Le dieu paraît voler, soutenu sur les ailes de l'Amour; il poursuit la nymphe sans relâche; il est déjà prêt à la saisir; déjà son haleine brûlante agite ses cheveux flottants. Elle pâlit, épuisée par la rapidité d'une course aussi violente, et fixant les ondes du Pénée : "S'il est vrai, dit-elle, que les fleuves participent à la puissance des dieux, ô mon père, secourez-moi ! ô terre, ouvre-moi ton sein, ou détruis cette beauté qui me devient si funeste" ! À peine elle achevait cette prière, ses membres s'engourdissent; une écorce légère presse son corps délicat; ses cheveux verdissent en feuillages; ses bras s'étendent en rameaux; ses pieds, naguère si rapides, se changent en racines, et s'attachent à la terre : enfin la cime d'un arbre couronne sa tête et en conserve tout l'éclat. Apollon l'aime encore; il serre la tige de sa main, et sous sa nouvelle écorce il sent palpiter un cœur. Il embrasse ses rameaux; il les couvre de baisers, que l'arbre paraît refuser encore : "Eh bien ! dit le dieu, puisque tu ne peux plus être mon épouse, tu seras du moins l'arbre d'Apollon. Le laurier ornara désormais mes cheveux, ma lyre et mon carquois. »

OVIDE, *Les Métamorphoses* I, v .452-567.

Description :

Maratta peignit le moment où Apollon est sur le point de rejoindre Daphné et où elle est sauvée par sa métamorphose en laurier. Au premier plan est assis Pénéée, dont la nature fluviale se reconnaît à la cruche qui se trouve à ses pieds et d'où l'eau s'écoule. A l'arrière-plan se trouve le dieu fleuve Appian.

La toile de Maratta fut l'une des premières manifestations du classicisme à la cour de France. Les personnages contiennent divers emprunts à des exemples de l'antiquité classique et de la Renaissance. Son Apollon s'inspire de celui du Belvédère conservé au Vatican. La nymphe de droite d'Appian est très proche de celle d'une gravure de Marcantonio Raimondi d'après Raphaël. Plus tard l'Odalisque d'Ingres et 'Le déjeuner sur l'herbe' de Manet retrouveront des sources d'inspiration analogues.



D. Q. VAN RAVESTEYN, *Vénus chevauchant un satyre*, 1602.

Source :

Omnia vincit Amor : et nos cedamus Amori.

(= L'Amour soumet tout, et nous aussi cédon à l'Amour)

VIRGILE, *Les Bucoliques* X, v. 69.

Description :

Dans la mythologie grecque, les satyres personnifiaient les esprits de la vie sauvage qui hantaient les forêts et les collines. Leur apparence mi-humaine, mi-bestiale se caractérise par un corps d'homme allié à des pieds et des cornes de boucs. A la Renaissance, on les représente souvent en famille, comme pour domestiquer la sauvagerie qu'ils incarnent. Cette tendance est exprimée clairement ici puisqu'un satyre homme et un satyre enfant portent Vénus et Cupidon, reconnaissable à son arc, ses flèches et son carquois. L'emprise de la déesse de l'amour et de son fils va cependant plus loin que la simple domestication. En effet, les dieux dominent totalement les satyres qui leur servent de montures. Ce sujet assez rare pourrait illustrer un vers de la dixième "Bucolique" de Virgile : *Omnia vincit Amor ; et nos cedamus Amori* (Amour vainc tout ; il nous faut lui céder). Entre les personnages, on aperçoit un lièvre, symbole de l'amour charnel et de la luxure.

Entre 1602 et 1608, l'artiste est mentionné comme peintre à la cour de Prague. Après s'être consacré à la peinture religieuse de petit format et avoir exécuté les personnages de plusieurs tableaux d'architecture de Hans et Paul Vredeman de Vries, il semblerait que Dirck de Quade van Ravensteyn se soit essayé aux sujets mythologiques de grande dimension, sans doute sous l'influence des peintres majeurs de la cour de Prague : Bartholomeus Spranger, Hans von Aachen et Joseph Heintz. Ses figures féminines acquièrent alors de la robustesse, les compositions se simplifient et le paysage y fait son apparition.



J.-L. DAVID, *Mars désarmé par Vénus*, 1824.

Source :

L'amour a soumis aussi à sa puissance ce Soleil, qui féconde tout de sa lumière éclatante. Je raconterai les amours du Soleil. Comme le premier il voit tout dans le monde, le premier il avait vu l'adultère de Mars et de Vénus. Il en rougit; et, découvrant au fils de Junon l'opprobre de son lit, il lui montra le théâtre de sa honte. Vulcain consterné s'indigne, laisse échapper le fer que travaille sa main, et soudain il fabrique et lime des chaînes d'airain. Il en forme des rets, tissu léger, délicat, et presque imperceptible. Le lin arrondi sur le fuseau, la toile qu'Arachné ourdit sous de vieux toits, n'égalent point en finesse ce tissu merveilleux. Le dieu de Lemnos en combine avec art les ressorts, qui doivent obéir aux moindres mouvements. Il attache ce piège au lit des deux amants; et dès qu'ils sont réunis, il étend son réseau, les surprend, et les retient dans leurs embrassements.

Alors, ouvrant les portes d'ivoire de son palais, à ce spectacle il appelle tous les dieux. Il leur montre le couple enchaîné, honteux, et confus. On rapporte que les dieux rirent de cette aventure. On dit même que, dans un joyeux délire, quelques immortels osèrent souhaiter la même honte au même prix.

OVIDE, *Les Métamorphoses* IV, v. 167-189.

La Force d'Héphaïstos rompit les liens. Et tous les deux, libres des liens inextricables, s'envolèrent aussitôt, Arès dans la Thrèkè, et Aphroditè qui aime les sourires dans Kypros, à Paphos où sont les bois sacrés et ses autels parfumés. Là, les Charites la baignèrent et la parfumèrent d'une huile ambrosienne, comme il convient aux Dieux Immortels, et elles la revêtirent de vêtements précieux, admirables à voir.

HOMÈRE, *Odyssée* VIII, v. 364-367.

Parallèle intéressant sur le lien entre Vénus et les Grâces : L. CRANACH, *Les Trois Grâces* (Louvre) + L. CRANACH, *Vénus et l'Amour*

Description :

Dans un décor surréaliste avec temple flottant dans les nuages, Vénus et ses acolytes, les trois grâces, et Cupidon, s'activent. Mars, le dieu de la guerre, se laisse dépouiller de ses armes avec complaisance et succombe aux charmes de Vénus. Il se réjouit déjà de la suite des événements ; on lui délace ses sandales, dernières pièces d'habillement. Pourtant on peut se demander pourquoi Amour n'a pas encore décoché ses flèches, celle en or qui déclenche l'amour, celle de plomb qui l'éteint. À l'arrière-plan, tandis que deux Grâces emportent le casque et le bouclier du dieu, la troisième tient une coupe qu'elle semble avoir rempli de vin.

La passion de David pour le théâtre est manifeste ici, une passion pour une forme certes particulière de théâtre si l'on en juge par la frivolité et la sensualité de la scène : tous les acteurs sont nus et ne manifestent aucune pudeur. Cette œuvre impressionnante et ambitieuse, la dernière du peintre, nous étonne, aujourd'hui encore, par la tentative de réaliser la synthèse entre l'antiquité, l'idéalisme et le réalisme.



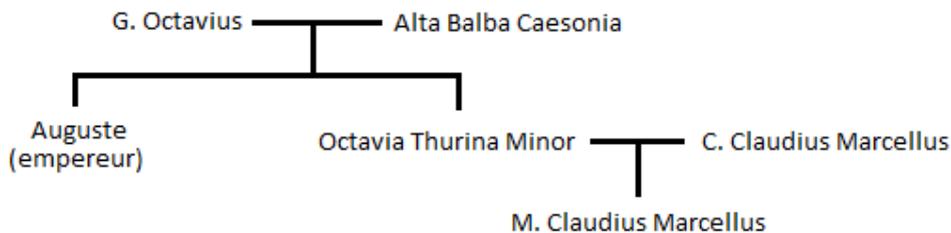
J.-A.-D. INGRES, *Auguste écoutant la lecture de l'Énéide*, 1814.

Sources :

Heu, miserande puer, si qua fata aspera rumpas, tu Marcellus eris.

(= Hélas ! Malheureux enfant, ah, si tu pouvais rompre ton cruel destin ! Tu seras Marcellus !)

VIRGILE, *L'Énéide* VI, v. 882-883.



D'après SUÉTONE, *Vie d'Auguste*.

Là, on trouve aussi Baies et ses lacs fumants que remplit une eau tiède. Mais dis-nous, ville odieuse, que d'affreux soupçons dévouent aujourd'hui à nos haines, quel dieu ennemi s'est arrêté sur tes bords ? C'est là que Marcellus a courbé sa jeune tête devant les flots du Styx, et Baies voit encore son ombre errer autour de ses sources funestes. Hélas ! que lui a servi sa naissance, ou ses vertus, ou la plus tendre des mères, ou d'être adopté dans la famille des Césars ? Que lui ont servi les voiles qui flottaient, naguère sur nos têtes au forum, et ces jeux qu'il laissait diriger à la main d'une mère ? Il meurt, l'infortuné ! quand sa vingtième année sonne à peine ; un seul jour a refoulé dans si peu d'espace les qualités les plus rares !

PROPERCE, *Élégies* III, 18, v. 7-16.

En effet, Auguste (car, comme cela arrivait, il était absent pour une expédition en Cantabrie), plaisantant dans ses lettres, supplia Virgile avec autant de menaces que de prières : « Envoie-moi (pour employer ses propres mots) ta première esquisse de l'Énéide, ou du moins les premiers vers, peu importe lesquels. ». Beaucoup plus tard, ayant bien travaillé son sujet, il récita finalement trois livres entiers à Auguste : le deuxième, le quatrième et le sixième – ce dernier restant célèbre pour avoir provoqué l'affection d'Octavie qui, présente à la récitation, aurait perdu connaissance sur les lignes concernant son fils : « ... Tu seras Marcellus ». Ranimée avec difficulté, elle ordonna que dix milles sesterces soient accordés à Virgile pour chacun des vers.

DONAT, *Vie de Virgile*, 31-32.

Description :

Au milieu de la nuit, le poète romain Virgile, que l'on n'aperçoit pas sur le tableau, fait la lecture de l'Enéide, à l'attention de la famille impériale. En entendant les mots "*Tu Marcellus eris*", Octavie, terrassée par l'émotion, s'évanouit sur les genoux de son frère, l'empereur Auguste. Sa belle-sœur Livie, la troisième épouse de l'empereur, demeure impassible et lui lance un regard féroce. D'un geste solennel, Auguste, ému, impose le silence au narrateur invisible tandis que de son autre main il soutient tendrement sa sœur. Les paroles "*Tu Marcellus eris*" rappellent douloureusement à Octavie la mort de son fils, le successeur désigné de l'empereur. Il avait été tué au cours d'un complot, vraisemblablement perpétré par Livie, qui aurait préféré voir son propre fils prendre la place de l'empereur.



J.-J. ECKHOUT, *La mort de Cléopâtre*, 1821.

Source :

Maître de l'Asie et de l'Orient, Antoine répudia la sœur d'Auguste pour épouser Cléopâtre, reine d'Égypte. Il combattit lui-même les Perses et les défit dans les premières rencontres; mais, à son retour, en proie à la famine et à la peste, et pressé dans sa fuite par l'ennemi, il battit en retraite au lieu d'être vainqueur. Il alluma aussi une effroyable guerre civile sous la pression de son épouse Cléopâtre, reine d'Égypte, qui brûlait avec toute la passion d'une femme de régner même à Rome. Vaincu par Auguste dans la célèbre bataille d'Actium en Épire, il s'enfuit en Égypte, et, désespérant de la fortune, alors que tout le monde passait du côté d'Auguste, il se tua; Cléopâtre se fit piquer par un aspic dont le venin lui donna la mort.

Eutrope, *Abrégé de l'Histoire romaine* VII, 4.

Après s'être ainsi lamentée, Cléopâtre couronna de fleurs et embrassa la tombe, puis elle se fit préparer un bain. Une fois baignée, elle se mit à table et prit un repas somptueux. Un homme arriva alors de la campagne, portant un panier. Comme les gardes lui demandaient ce qu'il contenait, il l'ouvrit, écarta les feuilles et leur montra qu'il était plein de figues. Les gardes admirant la beauté et la grosseur des fruits, l'homme sourit et les invita à en prendre ; ainsi mis en confiance, ils le laissèrent entrer avec ce qu'il portait. Après son déjeuner, Cléopâtre prit une tablette qu'elle avait écrite et cachetée, et l'envoya à César (=Octavien), puis, ayant fait sortir tout le monde, à l'exception de ses deux femmes dont j'ai parlé, elle ferma la porte. Quand César eut décacheté la tablette et lu les prières et les supplications par lesquelles elle lui demandait de l'ensevelir avec Antoine, il comprit aussitôt ce qu'elle avait fait. Il songea à aller lui-même à son secours, puis il envoya en toute hâte des gens pour voir ce qui s'était passé. Le drame avait été rapide ; car, venus en courant, ils surprirent les gardes qui ne s'étaient aperçus de rien, et ouvrant la porte, ils trouvèrent Cléopâtre morte, couchée sur un lit d'or et vêtue de ses habits royaux. L'une de ses servantes, appelée Iras, expirait à ses pieds ; l'autre, Charmion, déjà chancelante et appesantie, arrangeait le diadème autour de la tête de la reine. Un des hommes lui dit avec colère : " Voilà qui est beau, Charmion !" " Très beau, fit-elle, et digne de la descendante de tant de rois." Elle n'en dit pas davantage et tomba sur place, près du lit. L'aspic, dit-on, fut apporté à Cléopâtre avec ces figues et il avait été caché sous les feuilles, car elle l'avait ainsi ordonné, afin que l'animal l'attaquât sans même qu'elle le sût ; mais, en enlevant des figues, elle le vit et dit : "Le voilà donc ", puis elle dénuda son bras et l'offrit à la morsure. D'autres prétendent qu'elle gardait cet aspic enfermé dans un vase et que, Cléopâtre le provoquant et l'excitant avec un fuseau d'or, il bondit et s'attacha à son bras. Mais personne ne sait la vérité, car on a dit aussi qu'elle portait toujours du poison dans une épingle à cheveux creuse et qu'elle cachait

cette épingle dans sa chevelure. Cependant aucune tache ni aucune autre marque de poison n'apparut sur son corps. On ne vit pas non plus de serpent à l'intérieur, mais on disait en avoir observé des traces le long de la mer, du côté où donnait sa chambre et où il y avait des fenêtres. Certains affirment que l'on aperçut sur le bras de Cléopâtre deux piqûres légères et peu distinctes, et c'est à ce rapport, semble-t-il, que César ajouta foi, car à son triomphe on porta une statue de Cléopâtre elle-même avec l'aspic attaché à son bras. Voilà donc ce que l'on raconte.

PLUTARQUE, *Vie d'Antoine*, 85-86.



J.-F. MILLET, *Paysage antique avec Hermès et Hersé*, XVII^e s.

Source :

C'était le jour où, selon une coutume antique, de jeunes vierges portaient sur leurs têtes, dans des corbeilles couronnées de fleurs, de pures offrandes au temple d'Athéna. Le dieu les aperçoit à leur retour. Il cesse de fendre l'air en avant; il vole en cercle autour de ces jeunes beautés. Ainsi que le milan rapide, fixant, du haut des airs, les entrailles des victimes, et redoutant les sacrificateurs dont l'autel est entouré, tournoie au-dessus de leurs têtes, n'osant s'éloigner de la proie qu'il espère, et qu'il dévore des yeux. Autant Vesper brille parmi les astres de la nuit, autant l'éclat de Vesper est inférieur à celui de Phébé, autant la jeune Hersé surpassait toutes les vierges en beauté. Elle était l'ornement de cette fête et de ses compagnes. Le fils de Jupiter, ébloui de ses attraits, et suspendu dans les airs, s'enflamme, tel que le plomb qui, lancé par la fronde d'un habitant des îles Baléares, s'embrase dans sa course rapide, et trouve, sous les nues, des feux qu'il ne connaissait pas.

Abandonnant la route des cieux, Mercure descend sur la terre. Se confiant dans sa beauté, il ne prend aucun déguisement; mais il veut que l'art relève ses grâces naturelles. Il arrange ses cheveux; il prend soin que sa robe développe, en ondoyant, l'or et sa riche broderie; il fait briller les ailes attachées à ses pieds; et sa main légèrement balance la baguette qui fait naître le sommeil. Dans l'intérieur du palais de Cécrops sont trois appartements où brille l'ivoire. Pandrose, tu occupais celui de la droite; ta sœur Aglauros avait celui de la gauche; au milieu était celui d'Hersé.

Aglauros ayant la première aperçu le dieu, osa lui demander son nom, et quel sujet l'amenait en ces lieux. Le petit-fils d'Atlas répondit : « Je suis le fils de Jupiter, et celui qui porte ses décrets à travers les airs. Je ne dissimulerai pas le motif qui m'amène. Soyez seulement fidèle à votre soeur, et ne refusez pas une alliance qui doit vous honorer. C'est Hersé qui m'attire en ce palais. Favorisez, je vous en conjure, les vœux d'un amant. » Aglauros lève sur lui des yeux avides; elle exige beaucoup d'or pour le service que le dieu réclame, et l'oblige à sortir du palais.

Athéna, scandalisée de l'attitude d'Aglauros, s'en va voir l'Envie, monstre horrible dévoreur de serpent : « Verse tes poisons dans l'âme d'une des filles de Cécrops; Aglauros est son nom. C'est tout ce que j'exige de toi ». L'Envie prend en main son bâton tortueux, hérissé d'épines; un nuage noir l'enveloppe; elle part : et, sur son chemin, les campagnes fleuries se dépouillent; les gazons et les arbres sont flétris; et les peuples, et les villes, et les chaumières sont couverts de vapeurs empestées.

Enfin, elle s'introduit dans le palais de Cécrops; elle exécute les ordres qu'elle a reçus; et portant sur le sein d'Aglauros sa main que rouillent d'affreux poisons, elle remplit son cœur d'aiguillons recourbés et déchirants.

Elle souffle sur elle de noirs venins; elle en pénètre ses os et ses entrailles; et pour étendre leur ravage, et pour l'accélérer, elle représente aux yeux d'Aglauros sa sœur et le flambeau de mariage qui doit s'allumer pour elle, et la beauté du dieu dont l'éclat va rejaillir sur elle. Irritée par ces images, la princesse se sent tourmentée d'une rage inconnue. Souvent, pour ne pas voir ce mariage, elle invoque la mort; souvent elle veut dénoncer comme un crime l'amour de Mercure au sévère Cécrops. Enfin elle s'assied aux portes du palais pour en interdire l'entrée au dieu qui va se présenter. Celui-ci joint vainement aux discours les plus flatteurs les caresses et les prières : « Cessez, dit-elle, je ne quitterai cette place qu'après votre départ ». – « J'y consens volontiers », répond vivement le dieu; et de son caducée il touche les portes, qui s'ouvrent à l'instant.

Aglauros veut se lever; mais ces parties du corps que nous faisons fléchir pour nous asseoir, saisies d'une pesanteur invincible, ne peuvent se mouvoir. Elle fait d'inutiles efforts pour se redresser. Ses genoux roidis, refusent de plier. Un froid mortel engourdit ses membres, son sang est tari, et ses veines blanchissent. Tel qu'un ulcère incurable, étendant ses ravages, ajoute insensiblement aux parties malades celles qui ne le sont pas; tel le froid de la mort, par degrés se glissant, pénètre jusqu'au sein d'Aglauros, arrête sa respiration, et ferme en elle les sources de la vie. Elle ne s'efforça point de faire entendre des cris; et l'eût-elle voulu, sa voix n'aurait plus trouvé de passage. Déjà son col et son visage étaient durcis en pierre. Statue inanimée, elle était assise; mais souillée des poisons de l'Envie, elle avait perdu sa blancheur. Après s'être ainsi vengé de la jalousie d'Aglauros, Mercure, porté sur ses ailes rapides, abandonne les campagnes que protège Athéna, et remonte au céleste séjour.

OVIDE, *Les Métamorphoses* II, v. 710- 835.



J. van Balen, *L'enlèvement d'Europe*, XVII^e s.

Source :

Après avoir ainsi puni Aglauros pour ses paroles et sa mentalité impie, le descendant d'Atlas quitte la terre qui tient son nom de Pallas et, à tire d'ailes, pénètre dans l'éther. Son père l'attire à l'écart et, sans lui avouer l'objet de son amour : « Fidèle ministre de mes ordres, mon fils », dit-il, « sans t'attarder, redescends vite à ton allure coutumière ; cette terre, vers la gauche, qui lève ses regards vers ta mère, - les gens du lieu l'appellent le pays de Sidon -, va vers elle, et conduis près du bord de la mer le troupeau royal que tu vois paître au loin l'herbe de la montagne. »

Il dit, et déjà les bêtes chassées de la montagne, selon les ordres, gagnent le rivage, où la fille du grand roi avait l'habitude de venir jouer avec ses jeunes compagnes Tyriennes. La majesté et l'amour ne s'accordent guère, et n'habitent pas le même lieu. Après avoir abandonné son noble sceptre, l'illustre père et maître des dieux, à la droite armée de la foudre à triple pointe, et qui d'un signe de tête ébranle le monde, revêt l'apparence d'un taureau, et, mêlé aux génisses, mugit et se promène, magnifique, dans l'herbe tendre.

Oui, il a la blancheur de la neige qui n'a pas été piétinée par des pieds aux pas lourds et que n'a pas fondue l'humide Auster. Les muscles de son cou ressortent, son fanon pend sur ses épaules ;

ses cornes sont petites, certes, mais on pourrait dire qu'elles sont façonnées à la main et plus diaphanes qu'une perle pure. Son front n'est pas menaçant, et son regard pas redoutable ; sa face respire la paix. La fille d'Agénor est pleine d'admiration, parce qu'il est si beau, parce qu'il n'est ni menaçant ni combatif. Mais, si doux soit-il, elle craint tout d'abord de le toucher.

Bientôt elle s'en approche et tend des fleurs vers son muflé éclatant. L'amant s'en réjouit, et, en attendant que vienne le plaisir espéré, il lui baise les mains ; il a du mal déjà, du mal à différer le reste. Tantôt il joue et bondit dans l'herbe verdoyante, tantôt laisse son flanc de neige reposer sur le sable jaune.

Quand la crainte peu à peu a disparu, il offre à la jeune fille sa poitrine à caresser ou ses cornes à entraver de fraîches guirlandes. La jeune princesse, ignorant sur qui elle s'appuyait, osa même s'installer sur le dos du taureau. Alors, insensiblement, le dieu s'éloigne de la terre ferme et du rivage, posant ses pas dans les ondes du bord, en une marche trompeuse, puis il s'éloigne davantage, emportant sa proie au large des mers.

La fille est épouvantée et, emportée, elle regarde derrière elle le rivage délaissé ; de sa main droite elle tient une corne de l'animal, et pose l'autre sur son dos ; son vêtement s'agite et ondule au vent.

OVIDE, *Les Métamorphoses* II, v. 833-875.



J. BRUEGHEL, *Les noces de Bacchus et Ariane*, XVII^e s.

Source :

Sur une autre partie de la tapisserie on voyait Bacchus, brillant d'une éternelle jeunesse, voltiger au milieu d'un chœur de Satyres et de Silènes. Il te cherche, Ariadne, car son cœur brûle d'amour pour toi. Les compagnons du dieu, ivres d'un saint délire, courent de tous côtés chantant : Evoé Evoé ! et bondissent en secouant leurs têtes. Les uns agitent des thyrses ornés de lierre ; les autres arrachent les membres palpitants d'un jeune taureau ; ceux-ci ceignent leurs corps de serpents entrelacés ; ceux-là, portant les corbeilles mystiques, célèbrent les orgies dont la vue est interdite aux profanes. Ici, le tambourin retentit sous la main qui l'élève et le frappe ; là, l'airain poli des cymbales rend un son clair et perçant. Ajoutez les rauques bourdonnements des cornets et les sifflements aigus de la trompette phrygienne.

Catulle, *Carmina*, 64.

Description :

Ce tableau représente un épisode douloureux de l'histoire de Thésée. Après avoir vaincu le Minotaure, le héros athénien fuit l'île de Crète emmenant avec lui Ariane, la fille du roi Minos. A l'île de Naxos, où il accoste, une grande douleur l'attend. Bacchus lui ordonne, en songe, de lui offrir Ariane comme épouse. Brisé de chagrin, Thésée se soumet cependant à la volonté divine, abandonne la malheureuse princesse et retourne à Athènes. Ici, Ariane a quitté l'embarcation de Thésée et est emportée par des amours et les dieux de la mer vers Bacchus, ivre, soutenu par des satyres.

Le coloris est particulièrement attrayant avec une gamme de couleurs nacrées, des tendres gris-verts ou encore des gris-bruns. Malgré ces demi-teintes, l'ensemble est robuste avec beaucoup de profondeur et de relief. Cet épisode tragique est rendu de façon baroque, presque triomphale. Dans cette composition, Van Balen se souvient de Rubens sans toutefois l'égaliser. C'est une multitude de nus dans une nature sensuelle mais le mouvement de l'ensemble reste figé. La valeur poétique de l'art de Brueghel de Velours donne ce qu'il faut de splendeur à ce tumulte joliment ordonné.



J. BRUEGHEL, *Énée aux enfers*, XVII^e s.

Source :

Le héros Énée commence : « Je ne demande qu'une chose : puisque voici, dit-on, la porte du roi des Enfers et le marais ténébreux où reflue l'Achéron, que l'on me permette d'approcher mon père et de contempler son cher visage ; montre-moi la voie, et ouvre-moi les portes sacrées. »

Il la priait en ces termes, en tenant la main sur les autels, quand Sibylle la prophétesse se mit à parler : « Rejeton de sang divin, Troyen, fils d'Anchise, la descente dans l'Averne est facile : nuit et jour, la porte du sombre Dis est ouverte ; mais revenir sur ses pas et s'échapper vers les brises d'en haut, voilà l'épreuve, voilà la difficulté. Peu nombreux sont ceux qui, chers à Jupiter le juste, ou emportés vers l'éther par l'ardeur de leur vertu, vrais fils de dieux, y parvinrent. Prends cette route et tire ton épée de son fourreau : c'est maintenant, Énée, qu'il faut du courage, un cœur vaillant ».

Se limitant à ces paroles, en proie au délire, elle s'introduit dans l'ancre ouvert ; lui, d'un pas très assuré, règle sa marche sur celle de son guide.

Ils s'avançaient seuls, dans l'ombre d'une nuit obscure, à travers les demeures vides et le royaume inconsistant de Dis : ainsi va-t-on dans les bois, à la lueur ingrate d'une lune incertaine, quand dans l'ombre Jupiter a enfoui les cieux, et quand la nuit noire a retiré aux choses leur couleur.

Devant l'entrée même, aux premières bouches d'Orcus, les Pleurs et les Soucis vengeurs ont posé leurs couches ; les pâles Maladies et la triste Vieillesse y habitent, et la Crainte, et la Faim, mauvaise conseillère, et l'Indigence honteuse, figures effrayantes à voir, et le Trépas et la Peine ; puis le Sommeil, frère du Trépas, et les Joies malsaines de l'esprit, et sur le seuil en face, la Guerre porteuse de mort, et les chambres bardées de fer des Euménides, et la Discorde insensée, avec sa chevelure vipérine entrelacée de bandelettes sanglantes. Au centre d'une cour, étendant ses rameaux et ses bras chargés d'ans, se dresse un orme touffu, immense : les Songes vains, dit la légende, y ont leur siège et sont collés sous chacune de ses feuilles.

Et en outre de nombreuses figures monstrueuses de bêtes diverses : des Centaures séjournent à l'entrée, et des Scylla à double forme, et Briarée aux cent bras et la bête de Lerne, sifflant horriblement, et la Chimère tout armée de flammes, les Gorgones et les Harpyes, et la forme d'une ombre à trois corps.

Ici, tremblant d'une crainte soudaine, Énée saisit son épée, en brandit la lame et s'offre à ceux qui viennent à sa rencontre, et si sa docte compagne ne lui apprenait que ce sont des vies ténues, sans corps, voletant sous l'aspect d'images creuses, tête en avant, il se ruerait et vainement de son arme pourfendrait les ombres.

De là part la voie qui mène aux ondes de l'Achéron du Tartare. Ici un gouffre aux eaux fangeuses, agité de vastes remous bouillonne et crache tout son sable dans le Cocyte. Un portier effrayant surveille ces eaux et ces fleuves, Charon, d'une saleté repoussante, au menton tout couvert de poils blancs et hirsutes, aux yeux fixes et ardents ; un manteau sordide, retenu par un nœud, pend de ses épaules. À l'aide d'une perche, il pousse son radeau, manœuvre les voiles, et transporte les corps dans sa barque couleur de rouille ; assez vieux déjà, mais de la vieillesse vive et verte d'un dieu.

La Sibylle dit brièvement : « La nuit tombe, Énée; et nous passons des heures à pleurer. C'est ici l'endroit où la route se sépare en deux : la droite mène jusqu'au pied des murailles du grand Dis, par où nous irons vers l'Élysée; mais la gauche conduit vers l'impie Tartare, où s'appliquent les punitions des méchants ».

Énée se retourne soudain, et au pied de la roche, sur la gauche, aperçoit de larges remparts entourés d'un triple mur ; un fleuve torrentueux les entoure de ses flammes ardentes, le Phlégéthon du Tartare, tout bruyant des pierres qu'il charrie.

VIRGILE, *Énéide* VI (partim).



A. CARRACCI, *Diane au bain surprise par Actéon*, XVI^e s.

Source :

Non loin était un vallon couronné de pins et de cyprès, consacré à Diane, déesse des forêts. Dans le fond de ce vallon est une grotte silencieuse et sombre. À droite coule une source vive, et son onde serpente et murmure sur un lit de gazon. C'est dans ces limpides eaux que la déesse, fatiguée de la chasse, aimait à baigner ses modestes attraits. Elle arrive dans cette retraite solitaire. Elle remet son javelot, son carquois, et son arc détendu à celle de ses nymphes qui est chargée du soin de les garder. Une seconde nymphe détache sa robe retroussée ; en même temps deux autres défont sa chaussure ; et Cocalé, plus adroite que ses compagnes, tresse et noue les cheveux épars de la déesse pendant que les siens flottent encore sur son sein. Les autres épanchent sur le corps de Diane les flots limpides jaillissant de leurs urnes légères.

Tandis que Diane se baigne dans la fontaine de Gargaphie, Actéon errant d'un pas incertain dans ce bocage qui lui est inconnu, arrive dans l'enceinte sacrée, entraîné par le destin qui le conduit. À peine est-il entré dans la grotte où coule une onde fugitive, que les nymphes l'apercevant, frémissent de paraître nues, frappent leur sein, font retentir la forêt de leurs cris, et s'empressent autour de la déesse pour la dérober à des yeux indiscrets. Mais, plus grande que ses compagnes, la déesse s'élevait de toute la tête au-dessus d'elles. Quoique ses compagnes se soient en cercle autour d'elles rangées, elle détourne son auguste visage. Que n'a-t-elle à la main et son arc et ses traits rapides !

À leur défaut elle s'arme de l'onde qui coule sous ses yeux ; et jetant au front d'Actéon cette onde vengeresse, elle prononce ces mots, présages d'un malheur prochain : « Va maintenant, et oublie que tu as vu Diane dans le bain. Si tu le peux, j'y consens ». Elle dit, et soudain sur la tête du prince s'élève un bois rameux ; son cou s'allonge ; ses oreilles se dressent en pointe ; ses mains sont des pieds ; ses bras, des jambes effilées ; et tout son corps se couvre d'une peau tachetée. À ces changements rapides la déesse ajoute la crainte. Il fuit ; et dans sa course il s'étonne de sa légèreté.

À peine dans une eau limpide a-t-il vu sa nouvelle figure : Malheureux que je suis ! voulait-il s'écrier ; mais il n'a plus de voix. Il gémit, et ce fut son langage. De longs pleurs coulaient sur ses joues, qui n'ont plus leur forme première. Ses chiens l'ont aperçu. Cette meute, emportée par l'ardeur de la proie, poursuit Actéon, et s'élance à travers les montagnes, à travers les rochers escarpés ou sans voie. Actéon fuit, poursuivi dans ces mêmes lieux où tant de fois il poursuivait les hôtes des forêts. Hélas ! lui-même il fuit ses fidèles compagnons ; il voudrait leur crier : « Je suis Actéon, reconnaissez votre maître ». Mais il ne peut plus faire entendre sa voix.

Tandis que les plus rapides arrêtent le malheureux Actéon, la meute arrive, fond sur lui, le déchire, et bientôt sur tout son corps il ne reste aucune place à de nouvelles blessures. Il gémit, et les sons plaintifs qu'il fait entendre, s'ils diffèrent de la voix de l'homme, ne ressemblent pas non plus à celle du cerf. Ses chiens l'entourent ; ils enfoncent leurs dents cruelles dans tout son corps, et déchirent leur maître caché sous la forme d'un cerf.

OVIDE, *Les Métamorphoses* III, v. 155-250.



J. C. DE COCK, *Borée enlevant Orithye*, XVIII^e s.

Source :

Pandion, mort prématurément, a pour successeur sur le trône d'Athènes son fils Érechthée, père entre autres de deux filles. L'une d'elles, Procris, devient l'épouse heureuse de Céphale, descendant d'Éole. Borée, le Vent du Nord, ne parvient pas par la persuasion à obtenir l'autre fille :

« Je l'ai mérité, dit-il. Pourquoi me suis-je dépouillé des armes qui me conviennent, la force, la colère, et la violence ! pourquoi suis-je descendu à des prières, dont l'usage devrait m'être inconnu ! La force est mon partage : par elle je dissipe les nuages; par elle je soulève les mers, je déracine le chêne altier, je durcis les neiges sur la terre, je fais tomber la grêle qui bat les champs désolés. C'est moi qui, dans les plaines de l'air, car c'est là le théâtre de ma fureur, c'est moi qui rencontre mes frères, et les combats, et lutte avec un tel effort, que l'éther retentit et tonne de la violence de notre choc, et que, du sein des nuages qui s'entrouvrent, jaillissent la foudre et les éclairs. C'est moi qui pénétrant dans les antres de la terre, et qui soulevant mon dos dans ses vastes cavernes, par d'immenses secousses ébranle la terre et les enfers. C'est par de tels moyens qu'il me fallait prétendre à l'hymen d'Orithye. Je ne devais point prier Érechthée, mais employer la force, et lui donner un gendre malgré lui. »

C'est en ces termes, ou en d'autres non moins violents, que s'exprime Borée. Il agite ses ailes, et soudain la terre est ébranlée, la mer profonde a frémi. Il déploie sur le sommet des monts sa robe, qui soulève des torrents de poussière. Il balaie au loin la terre; et, enveloppé d'un sombre nuage, il embrasse de ses ailes la tremblante Orithye; il l'enlève au milieu des airs; et, dans son vol rapide, les feux dont il brûle deviennent plus ardents. Il l'emmène épouvantée en Thrace, où il l'épouse et la rend mère de deux jumeaux, Calais et Zétès.

OVIDE, *Les Métamorphoses* VI, v. 675-709.



G.-L. GODECHARLE, *Pan poursuivant Syrinx*, 1787-1804.

Source :

Sur les monts glacés de l'Arcadie, parmi les Hamadryades qui habitent le Nonacris, paraissait avec éclat une naïade que les nymphes appelaient Syrinx. Plusieurs fois elle avait échappé à la poursuite des Satyres, à celle de tous les dieux des bois et des campagnes. Elle imitait les exercices de Diane ; elle lui avait consacré sa virginité : elle avait le même port, les mêmes vêtements, et on l'eût prise pour la fille de Latone, si son arc d'ivoire eût été d'or, comme celui de la déesse ; et cependant on s'y méprenait encore.

Un jour, le dieu Pan, qui hérissé sa tête de couronnes de pin, descendant du Lycée, la vit, et lui fit la cour. La nymphe, insensible à ses prières, fuit par des sentiers difficiles jusqu'aux rives sablonneuses du paisible Ladon ; là, le fleuve arrêtant sa course, elle implore le secours des naïades, ses sœurs ; croyant saisir la nymphe fugitive, Pan n'embrasse que des roseaux ; pendant qu'il soupire de douleur, ces roseaux, agités par les vents, rendent un son léger, semblable à sa voix plaintive ; le dieu, charmé de cette douce harmonie et de cet art nouveau, s'écria : « Je conserverai du moins ce moyen de m'entretenir avec toi » ; enfin le dieu, coupant des roseaux d'inégale grandeur, et les unissant avec de la cire, en forma l'instrument qui porta le nom de son amante.

OVIDE, *Les Métamorphoses* I, v. 689-713.



J. JORDAENS, *Pan et Syrinx*, XVII^e s.

Source :

(voir sculpture « Pan et Syrinx »)

Description :

"Syrinx est une hamadryade (nymphé des bois qui vit à l'intérieur d'un arbre et meurt avec lui) arcadienne. Pan en tomba amoureux et la poursuivit de ses ardeurs. Au moment où il allait l'attraper, elle se métamorphosa en roseau, sur les rives du fleuve Ladon. Le vent, de son souffle fit chanter les roseaux. Pan, coupant les roseaux de longueur inégale et les attachant ensemble avec de la cire, créa un instrument de musique auquel il donna le nom de syrinx, en souvenir de cet amour déçu."



A. LENS, *Offrandes à Bacchus*, XVIII^e s.

Source :

De même les paysans d'Ausonie, les Romains, race envoyée de Troie, s'amuse à des vers grossiers, à des rires débridés ; ils prennent des masques hideux, creusés dans l'écorce; ils t'invoquent, Bacchus, en des hymnes joyeux, et en ton honneur ils suspendent en haut d'un pin des figurines d'argile modelées. Alors tout le vignoble se couvre d'une foisonnante production, elle remplit le creux des vallons et la profondeur des gorges boisées, partout où le dieu a tourné son chef vénéré. Donc, conformément au rite, nous dirons les honneurs dus à Bacchus dans les hymnes de nos pères, et nous lui porterons plats et gâteaux sacrés; conduit par la corne, le bouc voué au sacrifice sera debout près de l'autel, et nous rôtirons ses viscères gras sur des broches de coudrier.

VIRGILE, *Géorgiques* II, v.385-396.



T. ROMBOUTS, *Prométhée*, XVII^e s.

Source :

Et Japet épousa l'Océanide aux beaux pieds, Clymène, et partagea le même lit qu'elle. Et elle enfanta le magnanime Atlas, et Ménoitios fier de sa gloire, et Prométhée subtil et rusé, et l'insensé Epiméthée qui fut, dès l'origine, funeste aux hommes industriels ; car, le premier, il épousa une Vierge imaginée par Zeus. Pour l'injurieux Ménoitios, le prévoyant Zeus l'engloutit dans l'Érébos, le frappant de la blanche foudre, à cause de sa méchanceté et de son insolence orgueilleuse. Par une dure nécessité, Atlas soutient le large Ouranos, aux extrémités de la terre, en face des sonores Hespérides, se tenant debout. Et il le soutient de sa tête et de ses mains infatigables, car le prudent Zeus lui a fait cette destinée.

Et Zeus attacha par des chaînes solides le subtil Prométhée, et il l'attacha avec de durs liens autour d'une colonne. Et il lui envoya un aigle aux ailes déployées qui mangeait son foie immortel. Et il en renaissait autant, durant la nuit, qu'en avait mangé tout le jour l'oiseau aux ailes déployées.

HÉSIODE, *La Théogonie*, v. 507-880.

Prométhée, ayant formé les hommes avec de la terre et de l'eau, leur donna le feu à l'insu de Jupiter, l'ayant dérobé dans une tige de fêrûle. Jupiter s'en étant aperçu, ordonna à Vulcain de le clouer sur le Caucase, qui est une montagne de la Scythie.

Prométhée y demeura attaché un grand nombre d'années, et un aigle venoit lui manger chaque jour le foie, qui renaissoit pendant la nuit. Ce fut ainsi que Prométhée fut puni d'avoir dérobé le feu, jusqu'à l'époque à laquelle il fut délivré par Hercule.

APOLLODORE, *Bibliothèque* I, 7, 1.



S. ROSA, *Glaucus et Scylla*, XVII^e s.

Source :

Scylla revient, elle n'ose se confier à l'élément liquide.

Tantôt elle se promène sans vêtement sur le rivage; tantôt elle rafraîchit son corps fatigué dans les antres secrets où la mer porte une onde tranquille.

Glaucus paraît, fendant les flots azurés. Nouvel habitant de l'empire de Neptune, il vient de changer de forme à Anthédon, près de l'Eubée. Il voit Scylla, l'aime et la suit. Il lui tient tous les discours qui peuvent l'arrêter dans sa fuite : elle fuit cependant; et la crainte rendant ses pieds plus légers, elle court.

Ignorant si c'est un monstre ou si c'est un dieu qu'elle voit, elle observe sa couleur bleuâtre, les longs cheveux flottants sur son dos, et la partie inférieure de son corps, recourbée en replis tortueux. Glaucus, qui s'aperçoit de sa frayeur, s'appuie au rocher sur lequel elle est assise. « Je ne suis, dit-il, ô jeune vierge, ni un monstre, ni une bête cruelle : je suis un dieu des eaux. Mon pouvoir ne le cède point à celui de Protée. Triton et Paléon, fils d'Athamas, n'ont pas des droits plus grands que les miens. Que me sert d'avoir su plaire aux dieux de la mer, et d'être un de ces dieux moi-même, si tu n'es point touchée de mon amour ! »

Tandis qu'il parlait encore, et qu'il s'apprêtait à poursuivre, Scylla s'échappe et fuit. Glaucus s'indigne, et, irrité de ses mépris, il fend l'humide plaine, et se rend au palais merveilleux de Circé, sorcière à laquelle il demande un philtre lui permettant de séduire Scylla.

« Tu ferais mieux de suivre la femme qui ne te fuirait pas, qui désirerait ce que tu désires, et brûlerait avec toi des mêmes feux. Moi, déesse et la fille brillante du Soleil, moi à qui les enchantements de la voix et des herbes donnent tant de pouvoir, je désire d'être à toi. »

Glaucus refuse. La fille du Soleil est indignée, et ne pouvant, ni ne voulant perdre le dieu qu'elle aime, sa haine s'enflamme contre celle qu'il lui préfère, en la transformant en un horrible monstre marin.

OVIDE, *Les Métamorphoses* XIII, v. 900-969 ; XIV, v.28-69 (partim).

Description :

Glaucus était un pêcheur qui, après avoir mangé des herbes magiques acquit l'immortalité et se transforma en divinité marine, au corps pourvu d'une longue queue. Il tomba amoureux de la nymphe Scylla quand il la vit se baigner nue. Mais elle repoussa ses avances. La sorcière Circe qui elle était amoureuse de Glaucus, dans sa jalousie, changea Scylla en monstre marin.



A. ROTTENHAMMER, *Apollon et une nymphe*, XVII^e s.

Source ?

Salle 63



V. SELLAER, *Jupiter en satyre, Antiope et leurs enfants Amphion et Zéthos*, XVI^e s.

Source :

Jupiter, qui, sous les traits d'un satyre, triomphe de la fille de Nyctéus, Antiope, et la rend mère de deux enfants

OVIDE, *Les Métamorphoses* VI, v. 110-111.

Après elle, je vis Antiope, fille d'Asopos, qui se vantait d'avoir aussi dormi dans les bras de Zeus et enfanta deux fils, Amphion et Zéthos, les premiers qui fondèrent Thèbes aux sept portes et la ceignirent de tours; car, sans cette enceinte ils n'auraient pu, avec toute leur puissance, habiter la spacieuse Thèbes.

HOMÈRE, *L'Odyssée* XI, v. 260-265.

Description :

Il se pourrait que la composition ait servi de modèle pour une seconde version, appartenant au Herzog Anton Ulrich-Museum de Brunswick.

Cette oeuvre appartient indéniablement aux quelques peintures que l'on peut considérer comme entièrement autographes, exprimant avec bonheur la culture romaniste du peintre. Les subtils effets de "sfumato", particulièrement décelables sur les visages des enfants et de l'Amour ailé, trahissent ainsi une influence léonardesque. Le contraste entre la carnation laiteuse d'Antiope et celles sombres de Jupiter et de son compagnon, plongés dans la pénombre, est spécialement réussi. La finesse des détails, tels que les ailes de l'Amour, la coiffure et le drapé translucide de la jeune femme, fait de ce tableau l'une des meilleures réalisations de Sellaer.



K. P. SPIERINCK, *Silène ivre et endormi, attaché par la nymphe Églé et des putti*, 1630-1639.

Source :

Deux bergers trouvèrent un jour Silène endormi dans un antre. Il avait, comme toujours, les veines enflées du vin de la veille. Sa couronne tombée de sa tête était loin de lui, et de sa main, qui en avait usé l'anse, pendait encore un vase pesant. Souvent le vieillard leur avait fait espérer ses chants; toujours il les avait trompés: ils se jettent sur lui, et le lient avec ses propres guirlandes.

Églé survient; Églé, la plus belle des nymphes, encourage les timides bergers et leur prête secours; et, au moment que le vieillard ouvre les yeux, elle lui rougit le front et les tempes du jus sanglant de la mûre. Lui, riant du badinage: « Pourquoi ces nœuds, enfants ? leur dit-il. Dégagez-moi; c'est assez d'avoir pu me surprendre. Les chants que vous voulez de moi, vous allez les entendre: à vous mes chants; à celle-ci je réserve une autre récompense. » Ayant ainsi parlé, il s'apprêta à chanter. Alors vous eussiez vu les Faunes et les bêtes sauvages accourir en cadence et se jouer autour de lui, et les chênes eux-mêmes balancer leurs cimes émues. Les rochers du Parnasse ne se réjouissent pas autant des accents d'Apollon ; le Rhodope et l'Ismare n'admirent pas autant Orphée. Silène chanta l'histoire du monde depuis ses origines.

VIRGILE, *Bucoliques* VI, v. 13-31.

Description :

Ce tableau est d'une grande rareté puisqu'on connaît de Spierinck (Bruxelles, vers 1600 - Rome 1639), artiste bruxellois qui réalisa la majeure partie de sa carrière à Rome, à peine une dizaine d'œuvres. Tombé de ce fait dans l'oubli, son art était pourtant apprécié des plus grands collectionneurs romains de son temps tel que Vincenzo Giustiniani. L'œuvre fut peinte pendant la période au cours de laquelle Spierinck partageait la demeure de son ami et compatriote François Duquesnoy (1597-1643) et est peut-être à identifier à la Bacchanale qui appartenait au marchand flamand Philips Baldescot, résidant à Rome. Elle illustre le début de la sixième églogue des *Bucoliques* de Virgile racontant les déboires de Silène qui, ivre et endormi, se retrouve ligoté par la nymphe Églé et les bergers Chromis et Mnasyle pour n'avoir pas tenu sa promesse de chanter pour eux.

La peinture, d'une belle qualité de composition, trahit une forte influence de Nicolas Poussin (1594-1665), dont Spierinck fut le premier émule et avec lequel il était sans doute entré en contact grâce à Duquesnoy. Les corps, en particulier des putti, aux chairs laiteuses et aux formes rebondies, sont toutefois d'une sensualité étrangère à Poussin et révèlent les origines nordiques de Spierinck. En outre, celui-ci emprunta littéralement certains motifs à Duquesnoy, comme le putto assoupi au premier plan. L'œuvre témoigne donc d'intenses échanges artistiques avec deux des tenants du classicisme.

Salle 63



A. VAN DYCK, *Silène ivre soutenu par un faune et une bacchante*, XVII^e s.

Source :

(voir *Silène, ivre et endormi ...*)



J. STALLAERT, *La mort de Didon*, XIX^e s.

Source :

Alors, la reine Junon reprit ainsi : « Énée et l'infortunée Didon, reine de Carthage, se préparent à sortir ensemble en forêt pour une chasse, demain, dès qu'auront surgi les premières lueurs de Titan, et que de ses rayons il aura éclairé toute la terre. Moi, d'en haut, je ferai fondre sur eux un nuage noir, mêlé de grêle, pendant que les cavaliers s'affaireront à entourer les taillis de filets ; avec des coups de tonnerre j'ébranlerai le ciel entier. Les gens de l'escorte fuiront alors en tous sens, couverts par une nuit opaque : Didon et le chef des Troyens échoueront dans la même grotte. Je serai présente et, si tu m'assures de ton consentement, je les unirai en un mariage stable et la lui attribuerai en propre. Ce sera leur hyménée ».

La Renommée surprend leur union et les dénonce : « Jupiter tout-puissant, Cette femme, qui errait sur notre territoire, a établi, à prix d'argent, une petite cité sur le bord de mer que nous lui avons donné à cultiver, en lui imposant les lois du lieu; elle a repoussé notre offre de mariage, et a accepté ensuite Énée comme maître dans notre royaume. »

Le Tout-puissant l'entendit; il tourna ses regards vers les murs de la reine et vers les amants oubliés d'une plus haute gloire. Puis s'adressant à Mercure, il lui ordonne ce qui suit : « Allons, va, mon fils, appelle les Zéphyrus et d'un glissement d'ailes, approche le chef dardanien qui s'attarde en ce moment dans la Carthage tyrienne, sans égard pour les cités qui lui sont destinées ; parle-lui, et traversant les souffles rapides, transmets-lui mes ordres. Sa mère, la très belle, ne nous l'a pas présenté sous ce jour, et ne l'a pas, par deux fois, soustrait aux armes des Grecs pour cela, mais pour être celui qui dirigera l'Italie, lourde d'empires à naître ».

Puisque l'excellente Didon ignorait tout et ne s'attendait pas à la rupture de telles amours, Énée tente de l'approcher, au moment le plus approprié, et avec une adresse adaptée aux circonstances.

Mais Didon, que son dessein monstrueux agitait et rendait farouche, roulait des yeux injectés de sang; ses joues tremblaient, semées de taches; toute pâle déjà de sa mort prochaine, elle se rua à l'intérieur de sa demeure, monta, égarée, en haut du bûcher, et dégaina l'épée du Dardanien, présent qui n'avait pas été sollicité pour cet usage.

Quand elle voit les étoffes d'Ilion et le lit familial, elle s'attarde un peu, pleurant et absorbée dans ses pensées ; puis, elle se jette sur la couche et énonce ces ultimes paroles : « Souvenirs, doux pour moi, tant que le voulurent les destins et la divinité, accueillez mon âme et délivrez-moi de mes souffrances. Maintenant une grande image de moi va s'en aller sous la terre. Mais mourons. Oui, c'est ainsi que je veux rejoindre les ombres. »

Elle avait parlé ainsi, et les gens qui l'entourent la voient s'écrouler sous le fer, en plein discours, l'épée écumante de sang et les mains éclaboussées. Un cri monte jusqu'en haut des pièces : la Renommée comme une bacchante parcourt la ville stupéfiée. Des lamentations, des gémissements,

et des hurlements de femmes retentissent dans les maisons; le ciel résonne de plaintes terribles, comme si s'écroulaient Carthage tout entière. Sa soeur a entendu, et à bout de souffle accourt, agitée, effrayée, se lacérant le visage et la poitrine à coups d'ongles et de poings, elle se rue au milieu du groupe, en criant le nom de la mourante.

VIRGILE, *Énéide* IV, v. 117-128 : 211-214 ; 220-229 ; 291-294 ; 642-674.

Couloir en haut de l'escalator



H. VAN BALEN, *Les noces de Thétis et Pelée*, XVII^e s.

Source :

C'est ce que n'oublièrent pas les dieux assemblés, le jour où Jupiter et le beau Neptune se disputèrent la main de Thétis, chacun d'eux voulant l'avoir pour charmante épouse. Car ils l'aimaient d'amour. Mais les autres immortels, dans leur prudence, ne permirent point ce mariage. Après avoir entendu la voix des oracles. Or, au milieu d'eux, la sage Thémis dit que, selon le destin, la déesse des flots mettrait au monde un roi plus redoutable que son père, un roi dont la main lancerait des traits plus terribles que la foudre et l'invincible trident, si elle s'unissait à Jupiter ou à l'un des frères de Jupiter. «Ne le souffrez point. Qu'elle entre dans le lit d'un mortel, et qu'elle voie périr à la guerre son fils, rival de Mars par son bras ; de l'éclair, par la vitesse de ses pieds. Mon avis est qu'il faut honorer de cette divine alliance, Pelée, fils d'Éaque, le plus pieux mortel que nourrisse, dit-on, le sol d'Iolcos.

PINDARE, *Les Isthmiques* VIII, v. 26-40.



M. VAN BRÉE, *Victimes destinées au Minotaure*, 1815.

Source :



Vénus à la coquille, XVIII^e s.

Source :



J. P. A. OLIVIER, *Vénus aux colombes*, 1774.

Source :



J. BERGÉ, *Gladiateur mourant*, 1735.

Gravure :

J.BUS BERGÉ INV. ET FECIT.

(= *JACOBUS BERGÉ INVENIT ET FECIT*)

(= Jacques Bergé a inventé et fait [cette sculpture])

Source ?



J. JORDAENS, *Allégorie de la fécondité*, 1623.

Source :

Description :

Les personnages, grandeur nature, laissent à peine entrevoir le paysage. Ils se déploient comme une frise sculptée, de part et d'autre d'un nu féminin vu de dos, légèrement décentré, ce qui introduit une certaine dynamique dans la composition. Cette nudité capte toute la lumière et attire vers elle l'attention du spectateur. Sa monumentalité sculpturale pourrait faire croire qu'elle est née de la pierre, mais un reflet doré caresse sa peau qui n'évoque en rien la froideur de ce matériau. Bien au contraire, cette nymphe appartient, comme sa compagne et les satyres autour d'elle, à une catégorie d'êtres se situant entre les dieux, les hommes et les animaux. Dans l'antiquité, ils incarnaient la puissance indomptable de la nature, dont la généreuse fécondité s'exprime sans doute également par les raisins que tiennent tous les personnages du tableau. C'est pourquoi l'identification de la nymphe vue de dos avec "l'Humanité" n'est pas convaincante, et encore moins celle de la femme en manteau rouge, à sa droite, avec Pomone, déesse des fruits. La corne d'abondance, à l'extrême gauche, évoque les "Métamorphoses" d'Ovide qui raconte comment est née "cornucopia", quand Achéloos, transformé en taureau, se cassa une corne au cours de sa lutte avec Hercule. Ce n'est pas Pomone, mais bien les nymphes des sources ou naïades, qui la remplirent ensuite de fruits. Dans le tableau de Jordaens, les références précises à Hercule et à son adversaire infortuné font cependant défaut. Il reste donc difficile d'intituler correctement ce chef-d'œuvre.

Cette œuvre est sans aucun doute l'une des plus belles compositions de Jacob Jordaens, et l'un des exemples les plus réussis de sa collaboration avec Frans Snijders, spécialiste des natures mortes. Dans ce tableau, réalisé vers 1623, alors que Jordaens est franc-maître depuis près de huit ans, l'artiste se trouve au sommet de son art.



J.-L. van Geel, *Hercule et Omphale*, XIX^e s.

Source :



P.-J. FRANÇOIS, *Marius assis sur les ruines de Carthage*, 1791-1794.

Source :
Plutarque ?



M. KESSELS, *Discobole lançant le disque*, 1822.

Source ?



A. J. VAN NUYSSEN, *Les Nâïades remplissent la corne d'abondance*, 1613.

Source :

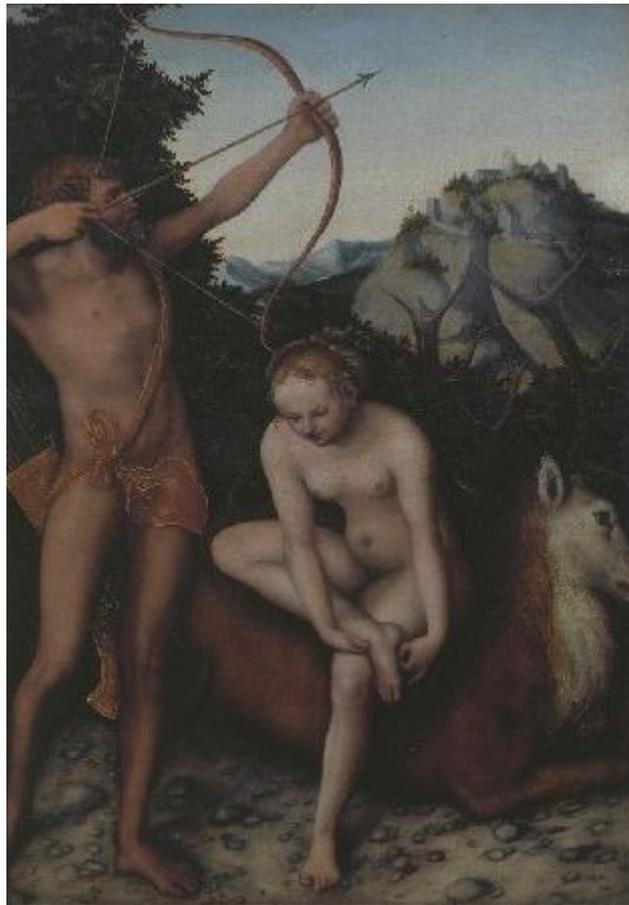
Description :

Les Métamorphoses du poète latin Ovide sont des contes hauts en couleurs relatant les métamorphoses de dieux et de déesses. Elles inspirèrent tant d'artistes au XVIIe siècle qu'on les désignait parfois comme "la bible des peintres". D'après Ovide, au cours d'un combat contre Hercule, Achéloos se métamorphosa en taureau dans l'espoir de le vaincre. Mais Hercule lui arracha une corne et fut victorieux. Celle-ci fut recueillie par les naïades ou nymphes des rivières et des sources, représentées ici aux côtés d'une cruche ruisselante. Abrisées dans leur grotte obscure, elles remplissent le trophée de fruits et de céréales, le transformant en "corne d'abondance", symbole de paix et de prospérité. Ce n'est pas un hasard si ce tableau a été peint vers 1613, soit à mi-chemin de la Trêve de Douze ans signée entre les Provinces-Unies et les Pays-Bas espagnols (1609-1621).



G.-L. GODECHARLE, *Hercule*, 1801.

Source :



L. CRANACH, *Apollon et Diane*, XVI^e s.

Source :



H. PICKERY, *Satyre et jeune faune*, 1862-1888.

Source :



David II Teniers, *Pâris recueilli par les bergers*, d'après Giorgione, XVII^e s.

Source :

Salle 63



C. A. FRAIKIN, *Le triomphe de Bacchus*, XIX^e s.

Source ?